

## Échelle. Une relation de tailles entre réalités géographiques

### Christian Grataloup: Échelle\*

\*Texte tiré du site HyperGeo <<http://193.55.107.45/libergeo/hypergeo.htm>>, disponible à l'adresse suivante: <<http://193.55.107.45/libergeo/geographie/echelle.htm>>

Échelle est un mot dont les géographes aiment user, le considérant souvent comme un identifiant de la discipline. S'il y a sans doute là une extension abusive, il n'en reste pas moins que repérer différents niveaux géographiques, analyser les passages des uns aux autres et leurs effets réciproques est une démarche nécessaire pour le géographe.

L'échelle est d'abord un objet formé de deux montants réunis régulièrement par des barreaux pour se déplacer dans le sens de la hauteur. Depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, des sens figurés sont attribués à ce terme. Une acception essentielle exprime le rapport de réduction ou d'agrandissement d'une maquette, d'une coupe, d'un plan ou d'une carte. Cet usage métaphorique découle de l'écriture de ce rapport sous forme d'une ligne graduée ou échelle graphique. Mais ce rapport s'exprime également sous forme de fraction : l'échelle numérique. Or comme une fraction est d'autant plus petite que le dénominateur est grand, il en découle qu'une carte représentant de grands espaces sur une surface réduite est à petite échelle. Cette rigueur mathématique va à l'encontre de l'usage courant des indications de taille (grande, moyenne, petite échelle) concernant ce qui est représenté, comme pour les échelles de sons (diatonique, chromatique, harmonique), de salaires, de valeurs, etc.

Derrière cette querelle d'adjectif, quelque peu mesquine, se profile une divergence plus grave. Dans le second sens métaphorique, non cartographique, l'image de l'échelle évoque une succession de niveaux qui ont sens par rapport à une problématique particulière. A l'image d'une armée organisée en unités hiérarchisées, l'organisation scalaire se compose d'échelons pertinents, certains en emboîtant d'autres plus petits, tout en étant eux-mêmes éventuellement des sous-ensembles de niveaux supérieurs. L'échelle est alors discrétisée ; entre deux barreaux, il n'y a rien. Inversement, un rapport de taille comme l'échelle cartographique n'induit pas par lui-même aucune distinction de niveaux pertinents. Une question essentielle de la géographie est bien d'identifier les échelons pertinents de son échelle. Il serait alors rigoureux de ne pas utiliser la formule cartographique " à l'échelle de " pour indiquer les échelons géographiques jugés significatifs, mais plutôt dire, par exemple : " les niveaux locaux, régionaux et mondiaux sont ici les plus pertinents de cette échelle géographique ".

L'insistance de la géographie pour se prévaloir d'une démarche spécifiée par l'usage de l'échelle découle sans doute de la difficulté éprouvée à certains moments de son histoire à montrer clairement son originalité, mais procède plus encore de son lien étroit avec la **cartographie**. La confusion entre les deux sens dérivés est compréhensible, mais peut devenir une gêne pour penser l'identification des niveaux géographiques pertinents à un moment donné. On ne peut plus, également, considérer la réflexion scalaire comme une spécificité disciplinaire. Toutes les sciences, sociales en particulier, sont confrontées à cette

analyse en termes d'échelons et la confrontation de ces échelles sociétales différentes est un problème intéressant (tel niveau économique pertinent correspond-il, pour une même société, à un échelon sociologique ou géographique pertinent ?

Dans une même échelle, les logiques sont-elles homologues aux différents niveaux ? Si tel est le cas, le problème principal devient l'identification du pas, de l'écart entre deux niveaux ainsi que la compréhension de la logique récurrente à chacun de ces niveaux. C'est ce que formalise la [géométrie fractale](#). Mais également, souvent en concurrence, ce sont des niveaux de natures différentes que l'on peut distinguer. On peut, par exemple, reconnaître un niveau supérieur, englobant, mettant en jeu une logique spatiale, comme des mécanismes de polarisation, et des niveaux inférieurs résistants, non par des pôles plus petits, mais par des identités territoriales fortes. Il en va ainsi de bien des oppositions contemporaines de à l'induration du niveau mondial. Très souvent des processus réducteurs des [distances](#), favorisant l'épanouissement de systèmes spatiaux, entrent en contradiction avec des logiques identitaires productrices de territoires. Ces deux types de processus géographiques forment alors des couples systémiques ou les niveaux se renforcent mutuellement tout en s'opposant.

En effet, les inter-relations géographiques ne se font pas qu'entre entités de même niveau sur ce qui les sépare, la frontière. Elles se produisent simultanément entre niveaux. Le jeu de ces systèmes de relations est constamment dynamique, c'est même l'un des plus puissants moteurs d'historicité des sociétés. Entre deux niveaux, on balance entre, d'une part, l'avantage du supérieur sur l'inférieur, qui peut aller jusqu'à la disparition de ce dernier, et, d'autre part, l'avantage de l'inférieur sur le supérieur, avec également un point limite de systémolyse. On peut, pour décrire ces conflits scalaires, parler de transcendance et d'immanence, vocabulaire quelque peu théologique, mais qui rend compte du rapport constant et mouvant entre les niveaux d'une échelle. Ainsi, les contradictions entre échelons géographiques sont également productrices d'échelles historiques, de périodisation emboîtées, qui n'ont sens que localisées, contextualisées dans des situations géographiques, lesquelles, à leur tour, n'ont de valeur que replacées dans la temporalité propre des ensembles sociaux identifiés...

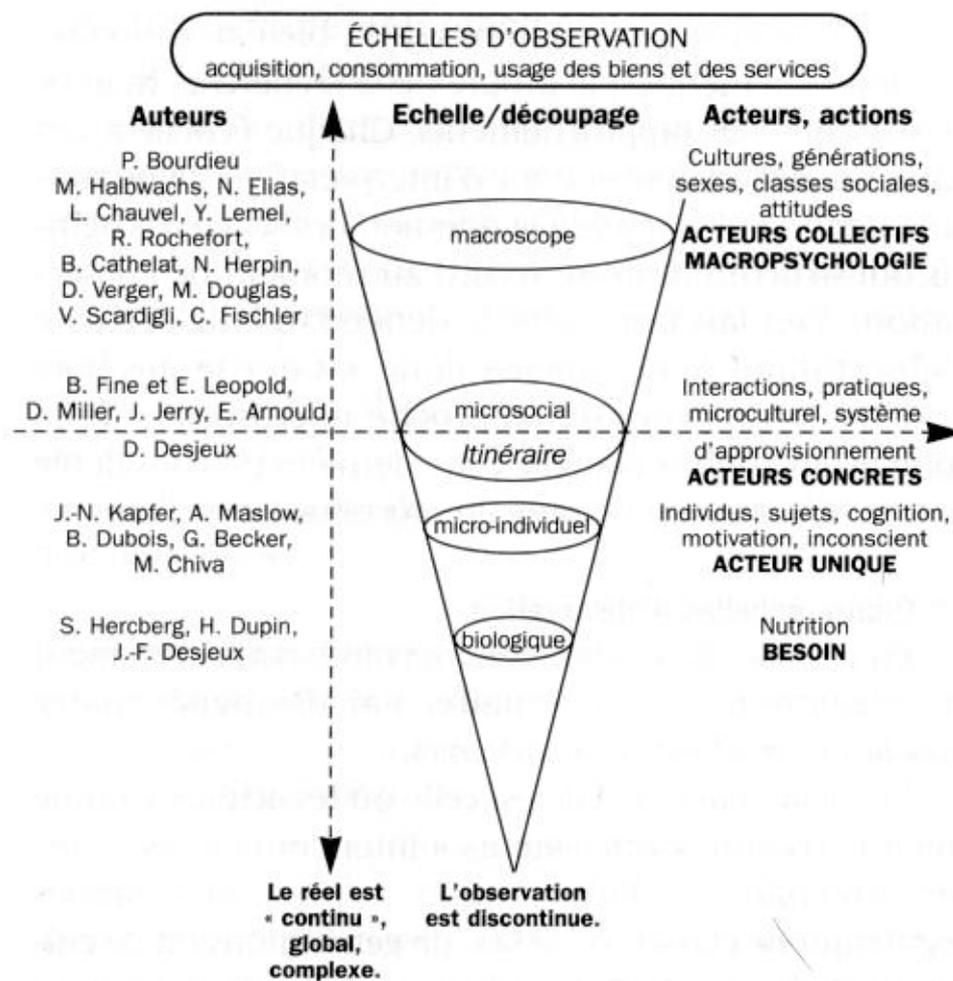
Réfléchir à échelle des sociétés, nous emmène bien au-delà des questions de représentation, mais oblige à découper l'ensemble du social, dans toute son étendue et sa durée, en sous-ensembles considérés scientifiquement comme isolables. La géographie est l'une de ces problématiques permettant de comprendre l'articulation des niveaux des sociétés.

C.G.

## Dominique Desjeux: Quatre échelles d'observation\*

\*Extrait de « Les échelles d'observation de la consommation », in *Comprendre le consommateur*, Sciences Humaines, 1998

En étudiant la consommation, et tout particulièrement la consommation alimentaire, j'ai distingué quatre échelles (*voir schéma [...]*).



Source : D. Desjeux

L'échelle macrosociale est celle où les acteurs comme sujets et comme « calculateurs » intentionnels disparaissent du champ de l'observation au profit des grandes régularités de classes, de sexes, de générations ou de cultures. C'est celle de P. Bourdieu ou de M. Douglas pour les classes sociales, celle des styles de vie et des modes de vie. C'est une des échelles les plus utilisées pour comprendre les comportements d'achat des consommateurs par le marketing, par la psychologie et l'économie, ou plus généralement par la macrosociologie. C'est à cette échelle que sont agrégés les comportements des consommateurs: on sait par exemple que 56% des Français changent de slip tous les jours alors que 94 % des Françaises déclarent mettre chaque matin une petite culotte propre, ou

que le taux d'équipement des ménages en réfrigérateurs est de 99 %.

L'échelle microsociale est celle des interactions entre acteurs, l'angle mort des approches statistiques: depuis l'interaction en face à face jusqu'aux relations au sein d'une organisation en passant par les jeux institutionnels. C'est l'échelle de l'ethnologie en général et de la sociologie des organisations. Elle est en train de se développer aux États-Unis et en Grande Bretagne depuis le milieu des années 80 comme l'« anthropologie appliquée à la consommation »<sup>1</sup>, et en France comme l'« ethnomarketing » ou l'anthropologie de la consommation. C'est une approche encore peu mobilisée pour comprendre le comportement des consommateurs, en comparaison avec la montée relative de la sémiologie<sup>2</sup>. Elle est plus centrée sur les pratiques et les usages que sur les motivations.

Elle représente moins de 5% du budget total des études marketing en France contre 80 % pour les études quantitatives, le reste étant alloué aux diverses études de tests de produits ou de campagnes publicitaires, sur un total de quatre milliards de francs. Ce constat limite la portée de l'affirmation selon laquelle le débat entre approches qualitative et quantitative est un faux débat: c'est en tout cas un vrai débat... budgétaire.

La troisième échelle est micro-individuelle. C'est la plus utilisée pour comprendre le comportement des consommateurs en microéconomie et en psychologie. Cette dernière se divise en approches cognitive (celle de l'arbitrage des consommateurs), biologique (celle des besoins), ou psychanalytique (celle des choix inconscients ou de la dimension symbolique des produits). C'est aussi celle du goût comme le rappelle Matty Chiva<sup>3</sup>. Cette échelle est centrée sur l'individu. Les approches peuvent être qualitatives ou quantitatives.

Dans certains domaines, comme ceux de l'alimentation ou de l'ergonomie, il est indispensable d'ajouter une quatrième échelle, qui correspond au niveau biologique: dans le cas des comportements alimentaires, elle renvoie aux processus de nutrition - données biochimiques, physiologiques et métabolismes alimentaires<sup>4</sup>.

---

1 J.F. Sherry (dir.), *Contemporary Marketing and Consumer Behavior. An Anthropological Sourcebook*, Sage, 1995.

2 Voir par exemple les travaux de J.-M. Floch ou d'A. Samprini.

3 M. Chiva, *Le Doux et l'Amer. Sensation gustative, émotion et communication chez le jeune enfant*, Puf, 1985.

4 J.-F. Desjeux et S. Hercberg (dir.), *La nutrition humaine. La recherche au service de la santé*, Nathan, 1996.